Resch, Aurélie. *Pars, Ntangu !* Ottawa : David, 2011.

Dans son roman, Aurélie Resch nous parle de l'Afrique. L'Afrique telle qu'elle est en Afrique du sud, au Sierra Leone, en Guinée, en Angola, au Tchad, au Botswana, au Sénégal, au Libéria, au Congo et même l'Afrique au Canada. Tout s'y rapporte : de ses misères à ses beautés. L'âme de ce livre est entièrement africaine.

Le style romanesque de Resch se rapproche de l'écriture cinématographique. De courts chapitres en guise de scènes, une construction scénique comme un montage parallèle elliptique, des allers-retours temporels et territoriaux et des dialogues souvent percutants nous permettent aisément de saisir l'ampleur du drame décrit : le destin tragique d'une mère et de ses deux enfants, victimes d'une guérilla sanglante à propos de laquelle l'occident n'est pas sans reproches. Cette mère en viendra à côtoyer une intervenante médicale, qui est elle-même régulièrement en contact avec un membre des forces armées canadiennes en place. Ces trois personnages ainsi que le fils de la première forment le lien qui unit l'ensemble de l'histoire à travers les différents lieux et temps de celle-ci. Pour nous aider à nous situer, l'auteure a eu la bonne idée, essentielle à la compréhension, de commencer chacun de ses quarante-neuf chapitres de nous informer sur l'endroit et la date des événements à venir.

L'Afrique exploitée, pillée, ravagée et endoctrinée par les successeurs des colons occidentaux : les Africains. Les Africains au service d'eux-mêmes mais aussi au service de grandes multinationales à la recherche de profits faramineux. L'argent, symbole de puissance et de réussite mais la plupart du temps synonyme de sorcellerie. Voilà un bref résumé des impressions qui nous viennent en tête à la lecture de ce récit. À l'occasion, la narration prend la forme d'un arrêt sur image avec voix-off tant les éléments décrits sont inouïs et qu'il nous semble impensable qu'ils soient relatés alors même qu'ils se déroulent.

L'auteure nous offre une histoire très bien ficelée, bien écrite et avec un vocabulaire recherché, dans laquelle les mots ont toute leur importance. Le tout est écrit de manière directe et sans fioritures bien que ce style soit occasionnellement enrichi par certaines phrases de nature poétique. En moins de deux cents pages, on nous raconte une histoire saisissante et parfois complexe. Pas de temps à perdre avec le badinage : on entre rapidement dans le vif du sujet, qu'il soit politique, économique

ou sociologique, et on en fait le tour en un ou deux paragraphes explicites. On connaît déjà l'ampleur du problème et l'essentiel est dit pour comprendre d'emblée que le système est corrompu et qu'il semble impossible pour les habitants de plusieurs pays africains d'espérer mieux. Trop souvent le seul espoir concevable est que les choses ne s'enveniment pas.

Aurélie Resch concentre son écriture sur les sentiments humains, ceux des Africains et des Occidentaux en lien de près ou de loin avec le continent noir. Ces sentiments sont souvent rattachés à la mort ainsi qu'aux pièges qu'il faut éviter pour survivre. Le narrateur le souligne avec cette phrase retentissante : « La menace est là. Il ne sert à rien de se la cacher. Il faut juste rester vivant. Le plus longtemps » (58). Dans ce cas-ci, la vie c'est la survie.

Bien que le récit soit parfois prévisible, des faits inattendus viennent bousculer notre perception de l'intrigue. La fin est particulièrement bien réussie. Le « happy ending » hollywoodien standard anticipé par le lecteur se transforme en une sorte de fable sur la relation mère-fils.

Cette histoire ne peut laisser indifférent tout être humain doté d'une conscience. La fiction et la réalité fusionnent pour nous laisser pantois. Devant tant d'injustice, de mépris, de violence, mais aussi d'amour et de bonté on en vient à se demander : Doit-on souscrire à la philanthropie ou à la misanthropie ?

Pars, Ntangu ! est une chronique de l'injustice, l'építaphe d'une société en suspens.

Eric Gignac